

Une pensée de derrière

Marie-Andrée Lamontagne

Number 146, March 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83239ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamontagne, M.-A. (2016). Une pensée de derrière. *Les écrits*, (146), 113–120.

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

Une pensée de derrière

Avec ses assises régulières, son camaïeu rouille, son mortier qui déborde en petits renflements durcis, le mur de brique aperçu de la fenêtre me rappelle non pas la présence des voisins, juste à côté, mais plutôt celle de l'imagination infinie qui en tous lieux fait se déployer des mondes. Tel sont en effet les vertus des espaces clos — coquille, armure: rien de ce qui menace dehors ne peut y pénétrer. Il n'y a qu'à voir les cabanes que les enfants s'emploieront toujours à construire pour peu qu'ils soient laissés à eux-mêmes avec deux cartons et un drap tendu. Il n'y a qu'à voir les chats tapis dans les massifs de marguerites et de chrysanthèmes. Tous disent le bonheur du repli et des frontières lorsqu'il s'agit de la psyché, du quant-à-soi qui ne paraîtra hautain qu'aux bavards, de la casemate comme réponse à la niaiserie, à ce qui est — à la lettre — insignifiant, tout en creusant bien sûr, de manière choisie, les tunnels par où convoier l'apport de l'extérieur. L'adjectif «choisie» fait ici toute la différence.

Nécessité, dites-vous, nécessité. Mais celle que l'on s'impose à soi-même ne peut jamais peser. Maintenant, imaginons des circonstances, l'Histoire, des lois, des décrets infâmes, la peur, le désir de vivre. La nécessité au nom de la simple survie est d'un autre ordre: envahissante, impérieuse, elle fait agir dans la précipitation, presque toujours. Dans *La cache* (Stock, 2015), Christophe Boltanski pose la question: «L'enfermement favorise-t-il la créativité?» Plus exactement la question renvoie

à son oncle, le plasticien Christian Boltanski, mais aussi à la famille peu banale dont l'artiste est issu : le père, Étienne Boltanski, médecin, fils unique de parents ayant jadis quitté Odessa pour la France ; la mère, Marie-Élise, bretonne, avec des ascendants corses et pauvres, dernière-née d'une famille nombreuse qu'on se résout à confier à l'adoption, dès lors appelée Myriam, filleule qui héritera de sa riche marraine, romancière, au demeurant entravée par une polio contractée dans la vingtaine ; leurs enfants, Jean-Élie, Luc (futur père de Christophe), Anne (adoptée) et Christian, né à la Libération – faites le calcul et méfiez-vous des voisins soupçonneux : qui peut bien être le père de ce bébé, conçu neuf mois plus tôt, alors que le mari a très ostensiblement déserté le foyer conjugal ?

Les uns et les autres forment plus qu'un clan : un seul organisme vivant, agglomérat de cellules qui fusionnent, se scindent, pulsent et se déplacent, au besoin, d'un seul tenant. La guerre est terminée, mais chez les Boltanski le besoin de protection demeure entier et voué à l'insatisfaction. C'est ce que raconte ce roman fort réussi, par la voix de l'un d'entre eux, Christophe, qui à la puberté a choisi de vivre avec ses grands-parents, alors que son père, Luc, avait progressivement pris ses distances.

Or la question de la créativité et de l'enfermement se pose aussi, et peut-être surtout, au sujet de la cache qu'Étienne Boltanski – juif, comme on a compris – s'est aménagée dans un recoin du sinueux, modeste et bientôt décrépît hôtel particulier qu'il a acheté, rue de Grenelle, au début du siècle dernier. Les lecteurs qui attendent ici un compte rendu en bonne et due forme de ce livre fascinant trouveront mieux en consentant à se perdre dans le déploiement tentaculaire d'une maison, d'un mode de vie, d'un destin, d'une souffrance – tous termes mis au singulier puisque les membres de cette famille,

on l'a dit, ne forment qu'un seul corps —, devenus nom propre, Rue-de-Grenelle, devenus roman, *La cache*.

C'est dans ce recoin sans fenêtre, né de l'agencement biscornu des murs de l'hôtel particulier, au gré d'ajouts successifs, à peine une pièce, un cagibi plutôt, entre chambre et salle de bain, et plus exactement sous le parquet, qu'Étienne Boltanski, pendant vingt mois, attendra la fin de la guerre, pendant que sa femme et son fils aîné rejoueront chaque jour à l'intention des voisins la pièce du père qui a quitté la maison à la suite d'une violente dispute, pour n'en plus revenir.

Pourquoi apposer sur ce livre l'étiquette « roman », là où tout indique qu'il s'agit d'un récit, comme invitent à le penser les détails biographiques connus jusque-là au sujet de ses deux illustres rejets, le peintre et cinéaste Christian Boltanski, le sociologue et poète Luc Boltanski? Serait-ce parce que l'épisode de la cache, en particulier, est romanesque à souhait, comme du reste nombre d'évènements pourtant réellement survenus sous l'Occupation? Parce que, dans ce cadre, où les circonstances et l'état d'esprit sont vrais, se glisseraient des éléments inventés? Parce que l'éditeur sait que le roman-roi, qui phagocyte tous les genres littéraires passant à sa portée, se vendra mieux? La réponse se dérobe en éclairant par sa dérobade ce qui est en cause: le secret, le caché, les non-dits, le murmure, le silence, voire la mutité, plus exigeante, et jusqu'au vertigineux for intérieur. Or cet espace est précisément celui du roman qui cherche à s'immiscer dans le réel, quelles que soient les formes qu'il est susceptible de prendre selon l'époque ou les lieux. Celles-ci sont d'ailleurs devenues si nombreuses et si éclatées qu'elles ont fait implorer le genre. Du coup, il est tentant de désigner la nébuleuse romanesque par le terme « œuvres d'imagination », en feignant d'ignorer la force d'attraction du mot *roman*, demeurée intacte. Mais est-on plus avancé?

On a souvent voulu faire du roman une imitation de la réalité. Pire : un coup de sonde dans la société qu'il serait censé mettre à nu. Balzac, oui, mais aussi toute la critique littéraire qu'il a engendrée à son corps défendant et qui ne voit plus dans le roman qu'un ensemble d'indices ou de symptômes mis à la portée du lecteur pour mieux comprendre ses contemporains – comme si ce genre d'entreprise avait au fond quelque importance. Or le roman vaut aussi par ce qu'il néglige de l'époque pour mieux capter les Styx, Achéron ou Léthé qui l'irriguent à son insu. Et quelle importance d'avoir su saisir la rumeur contemporaine à côté des abysses où plonge l'imagination? Poussée à ses limites, la vision du roman en imitation de la réalité, sociocritique avant la lettre, historiciste quand elle s'appuie sur les nations, anhistorique quand elle décrète la fin de celles-ci, aura donné l'étrange animal appelé littérature nationale et son corollaire – la littérature mondialisée – qui mène tout autant à une impasse. Aussi bien dire les trois-quarts des romans qui ont paru et paraissent encore chaque année. Mais les autres?

Loin de chercher à rendre compte du réel, ceux-là se glissent dans ses interstices, dans ce qu'il ne montre pas, passe sous silence ou ne veut pas connaître. En somme, ils descendent dans la cache. De là, ils captent des bribes de conversations, et en font leur musique. Ils redessinent le tracé des pas sur leurs têtes, et en font leur tableau. Ils ont peur peut-être, j'anthropomorphise, je sais bien, des objets – les romans – produits par des sujets – les romanciers –, mais est-ce pur délire? Et si les romans de l'espèce que je viens d'évoquer, ceux des interstices et de la cache, étaient vraiment des êtres vivants capables de recueillir dans leurs pages la douleur ambiante comme celle qui n'est pas encore advenue? Tout romancier qui a fait un jour l'expérience de la vie propre dont est doué le roman qu'il est en train d'écrire, passé un certain stade, saura de quoi il est ici question. Douleur, oui,

mais paradoxalement, joie ressentie par ces écrits nés de l'imagination et du plaisir d'agencer des êtres, des situations et des pensées, gros du bonheur tout simple de faire, sachant que les objets qu'ils façonnent sont eux-mêmes, romans du quart restant qui poussent dans le secret.

Qui ambitionnera d'être un jour l'écrivain de tels romans devra savoir se mettre à leur service, récepteur, insecte patient, toutes antennes dehors, et faire de son ignorance un combustible. Pour écrire son livre, Christophe Bolstanski a voulu débusquer jusqu'à Odessa le mentir-vrai de son arrière-grand-mère, aux histoires et identités multiples, fuyantes, reformulées selon les circonstances. Il s'est rendu sur place, a fait enquête, n'a rien trouvé de probant. Moins exotiques, les traits de la grand-mère bretonne, celle atteinte de polio et qui se fera appeler Mère-Grand, lui sont tout aussi difficiles à cerner. Suprême étrangeté: la discrète conversion catholique du grand-père, dans les années 1930, que rien, sur le plan politique, ne justifie encore, et qui plus tard d'ailleurs ne servira à rien.

En littérature, c'est contre ce rien tant de fois réitéré en écrivant que le combat se révèle le plus difficile. Et si l'invisible n'était qu'un écran pour cacher ce qui est? Plus troublant: Celui qui est?

Je vois d'ici les sourires narquois. Après le délire phénoménologique, qui voit dans certaines œuvres d'imagination de véritables sujets s'écrivant, le délire religieux, mystique peut-être, qui prête à d'autres des ambitions qu'elles n'ont pas toujours.

Que sait-on des visées d'une œuvre? Que sait-on de ses effets? S'il est vrai que des lectures multiples, voire contradictoires, ne sauraient épuiser le sens d'une grande œuvre, il faut accepter que plusieurs interprétations y sont déjà en germe, en attente d'être activées par la lecture. Et que si elles y sont, c'est bien parce que quelqu'un — roman ou romancier — les

y a mises, que ce soit de manière délibérée, intuitive ou inconsciente. Dissipons toute ambiguïté : *La cache* n'est pas un roman crypto-religieux, mais une façon aboutie, séduisante, humble et ludique de s'attacher à l'énigme des origines familiales. L'athée et homme de gauche Christophe Boltanski avoue cependant avoir été confronté à une difficulté au moment de comprendre le ressort théologique, l'élan devenu raisonnement, qui aura fait se tourner son grand-père, juif agnostique, vers le Dieu des chrétiens, et cela en toute conscience et hors calcul.

Le romancier montre un grand-père tiraillé par le doute, se plongeant à l'âge mûr dans la Bible comme dans des eaux primordiales, s'adressant naturellement aux rabbins de sa connaissance pour obtenir des réponses aux questions ramenées, à son corps défendant, des profondeurs du Livre. Celles qu'il obtient le laissant insatisfait, « assez logiquement, il se tourna vers la concurrence », ironise-t-il gentiment. Le même évoque l'air du temps, les nombreuses conversions au catholicisme survenues chez les intellectuels et les écrivains que le siècle nouveau et la boucherie l'ayant inauguré avaient laissés désarmés. Ceux-là — Charles du Bos, Gabriel Marcel et d'autres, par le ricochet missionnaire du couple de philosophes Jacques et Raïssa Maritain — s'étaient accrochés à l'abbé prêcheur Altermann dont l'esprit zélateur rayonnait depuis le couvent des bénédictines, rue Monsieur, dans les années vingt et trente. Étienne Boltanski aurait-il fait de même, à sa façon ?

Mais l'époque n'explique pas entièrement les actions des hommes, pas plus qu'un raisonnement ne mène à sa conclusion imparable. Aux brillantes démonstrations, d'où qu'elles viennent, il manquera toujours l'essentiel, le château imprenable du for intérieur, la « pensée de derrière » dont Pascal faisait le rempart des esprits libres devant les puissants — c'est-à-dire un peu d'habileté plutôt que la révolte, la

première laissant l'esprit en paix, ce qui aide à penser, alors que la seconde engendre le désordre. Le for intérieur est par essence une place inexpugnable. Les genres littéraires de la confession ou de l'écrit intime auront beau faire croire à sa mise à nu, ce qui se donne à lire est déjà apprêté par la seule présence d'un destinataire. Que dire alors du roman, où les pensées les plus secrètes d'un personnage ne peuvent être que le fruit de l'invention? Christophe Boltanski sait qu'il en est ainsi. Le lecteur le sait aussi. Tout l'art du romancier consistera à faire oublier cette convention. For intérieur, cache, roman: trois mots pour désigner une même entité insaisissable. Quant à la décrire...



